

# Comptes rendus / Book Reviews

Janick Auberger — *Le Monde gréco-romain*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1996, 127 p.

Le titre annonce une partie essentielle des intentions de l'auteure : procurer, en même temps qu'un panorama de l'histoire de la Grèce et de Rome, une vision plus unificatrice des deux cultures traditionnelles dominantes de la civilisation méditerranéenne classique. L'entreprise est extrêmement salutaire pour un champ d'études dans lequel la recherche spécialisée risque souvent d'occulter le dénominateur culturel commun. Mais le projet ne s'arrête pas là, car l'auteure, intéressée par les rapports qu'entretient le monde moderne avec l'antiquité, remonte les étapes de la transmission et de l'interprétation de ce patrimoine depuis l'intervention de l'école alexandrine jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, dont elle présente les principales méthodes d'analyse. Ce pourrait donc être une synthèse d'une tout autre nature que celle, plus courante, d'une simple vue d'ensemble que J. Auberger, quoiqu'elle s'en défende avec modestie, ambitionne d'effectuer, car au fond elle nous convie à un stimulant et rafraîchissant effort pour réconcilier des éléments, espaces et époques, que nous avons trop l'habitude de considérer isolément et à travers un prisme. Au fil des pages le lecteur se rendra compte que l'idée de « modernité des Anciens » n'a rien à voir avec une pseudo-identité de l'homme occidental d'aujourd'hui aux lointains Grecs et Romains, et que les rapprochements que permet la recherche actuelle aboutissent à autre chose que le ronron humaniste.

Voyons le contenu du livre : dans une introduction aussi concise qu'efficace où elle définit les termes, J. Auberger met en relief l'ambiguïté de l'épithète « classique », qui se rapporte à l'antiquité elle-même ainsi qu'à ses imitations, deux sens qui constitueront comme les deux pôles de son étude. L'historienne commence par le rappel obligé des repères chronologiques de la Grèce et de Rome (chapitre 1), avant de proposer un survol géographique et culturel de la Méditerranée en passant par ses grandes capitales (chapitre 2); puis, rompant avec le cadre chronologique, elle livre deux exposés de caractère plus synchronique, l'un sur l'organisation politique, sociale et religieuse de la Grèce et de Rome (chapitre 3), l'autre sur l'influence qu'exerçait la représentation que se faisaient les Anciens de l'univers, qu'ils appelaient Cosmos, c'est-à-dire « mis en ordre », sur toutes leurs autres

conceptions, comme celles de la cité ordonnée, de l'écoumène structurée, de la société organisée, du mariage arrangé et de la religion ritualisée (chapitre 4). L'auteure ne perd jamais de vue son propos comparatif des deux sociétés en question, dont elle sait très bien souligner à la fois les points de convergence et les options différentes.

Le développement suivant, érudit et lucide, qui souligne les difficultés d'accès de la civilisation gréco-romaine, décrit les nombreuses images déformantes qu'en ont créées les générations successives depuis l'époque alexandrine jusqu'à aujourd'hui et qui contribuent à brouiller la réalité des faits : on relira avec intérêt la revue de toutes ces altérations, par exemple les selections et corrections opérées par les savants d'Alexandrie ou de Pergame, les épurations ultérieures des scribes byzantins ou des copistes carolingiens et leurs successeurs, la réappropriation idéalisante des humanistes de la Renaissance, l'exploitation politique et partisane du siècle de Louis XIV et de la Révolution, les projections idéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, qui ont inspiré le mythe de la race aryenne et le nazisme. Le discours de J. Auberger devient ici percutant de gravité et d'actualité, qui convoque des exemples bien contemporains d'entreprises de légitimation du nationalisme, du protectionnisme ou de l'exclusion par le recours fallacieux à un passé travesti (chapitre 5). Ce tableau, qui est un peu sombre, car il convenait d'apprécier la portée considérable des distorsions que la tradition a fait subir à la signification du témoignage classique, ne manque pas de rappeler en revanche les contributions qu'a entraînées cet attachement à l'antiquité et sans lesquelles le corpus antique serait encore plus étriqué : l'action des Arabes à qui nous devons également la conservation de nombreux textes philosophiques (Aristote) et scientifiques (Hippocrate et Galien), l'apparition de l'imprimerie qui a permis la multiplication d'éditions de qualité, le patient labeur des humanistes responsables de l'amélioration de notre compréhension des textes, les premières découvertes archéologiques à l'origine de la science archéologique, bref toutes les manifestations d'un dynamisme intellectuel qui a tout de même favorisé la lente élaboration des moyens modernes de connaissance. Et l'auteure ferme la boucle en abordant les tendances actuelles de la recherche. S'il est vrai que les multiples déviations déjà évoquées de l'exemple gréco-romain de même que l'état disparate et inégalement lacunaire de la documentation rendent particulièrement ingrate la tâche de l'historien de l'antiquité, il n'en reste pas moins que l'étude scientifique de cette civilisation est née avec notre siècle : les instruments et méthodes de recherche se sont perfectionnés, les progrès de l'informatique ont revitalisé les réseaux internationaux des spécialistes et surtout l'esprit de la recherche a radicalement changé. On étudie désormais les Anciens pour eux-mêmes sans vouloir à tout prix prouver leur « modernité ». C'est plutôt cette rigueur avec laquelle l'historien de l'antiquité est parfois amené à s'engager dans l'actualité de son temps qui est moderne. Mais l'auteure, qui relativise les résultats de l'histoire sans s'abuser sur nos chances de jamais connaître totalement un passé si lointain, plaide pour l'interdisciplinarité afin de réduire les dangers d'une vision trop éclatée (chapitre 6).

La conclusion, où sont relevées des empreintes de la civilisation antique même dans la société québécoise, constitue une invitation originale à prendre possession

nous aussi de ce morceau du patrimoine universel. D'utiles tableaux chronologiques, des cartes géographiques et une bibliographie sommaire complètent l'ouvrage. Dans le cadre restreint qui lui était imparti, J. Auberger devait aller à l'essentiel et privilégier les aspects significatifs propres à servir son propos : l'histoire condensée de la Grèce et de Rome qu'elle a préparée dans cette optique est tout simplement remarquable et l'analyse des convergences et divergences observées dans l'organisation sociopolitique des deux sociétés est le résultat du travail d'une historienne qui connaît fort bien son sujet. Les démonstrations sont conduites avec une plume alerte. Au moment où dans le secteur de l'éducation on constate un recul paradoxal des études classiques, alors que leur pouvoir d'attraction continue pourtant d'agir sur un grand public de plus en plus friand de voyages culturels sur les sites antiques, d'expositions sur la Grèce et Rome ou de traductions de textes anciens, ce livre, qui dit les choses comme elles sont et fait fi des poncifs, arrive à point nommé pour revaloriser ce champ d'études pluridisciplinaire. Il faut rendre hommage à J. Auberger, qui, en plus de favoriser ainsi l'accès au Monde gréco-romain, a le souci de montrer ce que son étude peut apporter d'intéressant à l'intellectuel québécois d'aujourd'hui.

André Daviault  
Université Laval

Dennis Romano — *Housecraft and Statecraft: Domestic Service in Renaissance Venice, 1400–1600*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 1996. Pp. xxvi, 333.

James S. Grubb — *Provincial Families of the Renaissance: Private and Public Life in the Veneto*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 1996. Pp. xvii, 344.

A popular topic of historical research in the late nineteenth century, private life in the Renaissance period, is proving equally attractive to historians in our own *fin de siècle*. Recent developments in social history concerning the study of women and the family, as well as methods borrowed from other disciplines, ensure that radically different approaches to the topic are now adopted. The works of Dennis Romano and James S. Grubb, two well-respected historians of Venice and the Veneto, are fine examples of the modern genre. Combining vigorous analysis with an old-fashioned regard for careful archival research, these stimulating studies greatly enrich our knowledge of family life in the Italian Renaissance.

By studying domestic service in Renaissance Venice, Romano explores an important topic in an important period of Venetian history. Much has been written about the city's patrician families, and work in Venice has also been the subject of much research in recent years, but this is, surprisingly, the first in-depth investigation into household service in Venice. Faced with the difficult tasks of establishing a new topic and identifying suitable documentation (always problematic concerning